



TITIOU LECOQ

Les Morues



Titiou Lecoq

# Les Morues



ISBN : 978-2-84626-347-4

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert  
[www.audioble.com](http://www.audioble.com)  
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande  
[contact@audioble.com](mailto:contact@audioble.com)

*À ma sœur*

Prologue

## La soirée Kurt

Au début, il y a la sonnette – et la porte qui s’ouvre et se referme sans cesse. Des pas qui résonnent dans l’entrée. Et des embrassades, des « ah », des « oh ». T’es déjà arrivé? J’croisais que tu finirais plus tard le taf. Ouais, mais finalement j’ai bien avancé. Hé, Antoine on va pas parler boulot ce soir, hein? Ça serait de la provoc! Un brouhaha généralisé. Des verres qui tintent. T’as apporté les bougies? Non c’était à Ema de le faire. Chut, on va commencer... Moi, j’ai pas de bougies mais j’ai de la vodka. Vodka! reprend en écho une autre voix. Ça va... On va pas non plus entrer en communication avec son esprit, on a passé l’âge... Toi, t’as décidé de jouer le vieux con de la soirée. Non mais... on va faire ça encore combien de temps? Jusqu’à l’inculpation de Courtney, tiens. Rires. Putain, vous êtes lourds les mecs. Hey, leMLF,

laisse tomber. Mais ça m'énerve! Faut forcément que ça soit la méchante femme, va régler tes problèmes avec ta mère Cédipus. Hou là là... Ça vanne sec ce soir. T'es pas d'accord Charlotte? Si – mais ils te provoquent. Dis donc Fred, t'as mis ton plus beau t-shirt... Oui, tu le trouves bien, c'est vrai? Non, elle se fout de ta gueule. On te le dit tous les ans que c'est ringard de se trimballer avec la pochette de *In Utero* dans le dos. Non, je le trouve vraiment bien, sincèrement, c'est... original de pas mettre *Nevermind*. Hein? Quelqu'un veut que je mette *Nevermind*? Ouais! Non, attends, moi j'ai apporté un CD avec des faces B inédites. Laisse tomber tes inédits, ils sont tous sortis avec le dernier coffret – à cause de cette pute de Courtney, hein Ema? Tu m'emmerdes Gonzo. Par contre, la bouteille de vodka sur mon meuble Stark, vous allez éviter. Toi, t'as su garder la grunge attitude dis-moi... Alors, t'as une copine en ce moment? Oui, je vois quelqu'un. Oh mais c'est génial! Les filles, arrêtez de lui parler comme s'il avait 3 ans. Elle fait quoi? Elle est à la fac. Wahou, elle est prof? Non. Thésarde? Non plus, elle est juste étudiante, en licence. Attendez! Fred fait son coming-out pédophile! Mais elle a quel âge? 20 ans. Eh beh, mon cochon... Bon, on commence? Oh merde, on commence quoi? On se refait le débat sur le suicide, c'est ça? Faites chier, on est le 5 avril, on va pas parler stock-options. Alors, moi je pense qu'il s'est suicidé parce que la vie c'est de la merde, ça te

va? Il s'est pas suicidé! Y avait aucune empreinte sur le fusil, même pas les siennes, on l'a assassiné et moi je dirais que c'est... Ta gueule! Il s'est suicidé parce que le star system c'était pas son truc, il a jamais voulu ça. Moi, je voudrais juste vous dire que s'il nous voyait maintenant, une bande de trentenaires parvenus qui se souviennent du grunge une fois par an, il se tirerait une deuxième balle.

# Première partie



Chapitre un

## L'enterrement et les Morues

Depuis une dizaine de minutes, Ema gardait la tête obstinément levée vers la voûte. En suivant des yeux les courbes compliquées des arches gothiques de l'église, elle espérait éviter de pleurer. Mais d'une elle commençait à avoir sérieusement mal à la nuque et de deux il devenait évident qu'elle ne pourrait pas échapper aux larmes de circonstance. Bien qu'elle eût pris la ferme décision de vider son esprit de toute pensée ayant un quelconque lien avec *elle*, rien ne pouvait effacer cette assemblée vêtue de noir au milieu de laquelle flottaient des visages familiers aux traits tirés et blafards. Ça lui foutait une boule dans la gorge. De l'autre côté de l'allée, elle pouvait voir la famille et l'éternel – et très éphémère – fiancé, Tout-Mou I<sup>er</sup>. Le pauvre garçon était complètement effondré. Son visage, qui déjà

habituellement présentait la virilité d'une pâte de guimauve, avait littéralement fondu. Même Antoine, assis à côté d'Ema, était pâle comme un linceul. Ses mains, posées sur ses cuisses, restaient aussi inertes que le reste de son corps. Il semblait tendu vers un point fixe, peut-être l'immense crucifix doré qui les dominait. Elle ne voulait pas avoir l'air d'espionner la tristesse des autres ni soupeser les oripeaux de leur malheur mais elle ne pouvait pas s'empêcher d'épier l'attitude de chacun. En attendant la cérémonie, un entremêlement de vagues chuchotis résonnait dans l'église. Si le simple spectacle du chagrin des autres suffisait à la bouleverser, elle n'osait imaginer comment elle allait réussir à affronter l'enterrement proprement dit. En fait, Ema avait deux troupes bien précises. Option numéro un : être prise d'un fou rire, un ricanement démentiel à gorge déployée, les yeux exorbités, les veines du cou gonflées et les bras agités de mouvements incontrôlés, le genre de comportement qui vous fait partir direct pour l'asile. Option numéro deux : plus simple, s'effondrer, se jeter à terre au moment de la crémation. Dans les deux cas, elle passerait pour une hystérique et serait sans nul doute soupçonnée de trafic de drogues, qui plus est dans un lieu de culte – ce qui constituait sûrement une circonstance aggravante. Heureusement, pour le moment, le cercueil était invisible. Déjà, pour préserver sa santé mentale, elle avait fermement refusé d'assister à la mise en

bière. « Mais les thanatopracteurs ont fait un formidable travail de reconstruction du visage, tu sais. » Par déduction, sans doute la présence du « mais », elle supputait que cette phrase avait été formulée pour la rassurer. Sur un être à peu près normal comme Ema, elle avait eu pour seul effet de la pétrifier d'effroi et de lui faire rajouter une centaine de mètres de distance entre le salon funéraire et elle. Reconstruction du visage... Ema ne voulait voir ce visage ni mort, ni reconstruit.

Vu les circonstances, c'était quand même remarquable que la famille ait réussi à obtenir un enterrement religieux. Elle s'interrogeait sur d'hypothétiques sommes d'argent que les Durieux avaient dû verser pour contourner les interdits de la parole divine quand elle sentit qu'on pinçait son soutien-gorge. Un petit clac résonna. Elle se retourna, furieuse. « Putain, Gonzo, t'es grave ! » Il écarta les mains d'un air sincèrement désolé. « Scuse, pas pu me contrôler. Me rappelle trop quand t'étais devant moi en cours de philo. » Antoine leur lança un regard hautement désapprobateur mais Gilles intervint, « Ça va Antoine, chacun gère son stress comme il peut. » Le prêtre apparut alors sur l'estrade, suivi de deux enfants de chœur. L'assistance se leva dans un raclement de chaises désynchronisé. C'est à ce moment précis qu'Ema comprit que l'option numéro un était nulle et non avenue. Elle allait directement passer à la crise de nerfs, elle se sentait

absolument incapable de tenir le coup. À la fin du morceau, le prêtre leur fit signe de se rasseoir. « Mes très chers amis, nous sommes réunis aujourd'hui dans la maison de Dieu pour dire au revoir à Charlotte Durieux. » Cette simple phrase, pourtant un ramassis de tous les clichés qu'elle honnissait, provoqua un ensemble de réactions physiques qui la dépassèrent. Elle fut prise d'une défaillance alors même que la boule dans sa gorge gonflait comme une tumeur. Les larmes allaient jaillir quand, miracle hautement divin, des bruits de pas précipités la sauvèrent du désastre. Fred s'était arrêté au milieu de l'allée principale, essoufflé, l'air hagard et même à cette distance ils pouvaient tous profiter du spectacle de sa sueur dégoulinant le long de ses joues écorchées par un rasage trop rapide. Gonzo tapa sur l'épaule d'Antoine. « Ton frangin, il en loupe pas une. » Le pauvre Fred avait l'air complètement paniqué. Ema leva discrètement la main pour lui faire signe de s'installer à côté d'elle. Ce n'est qu'à l'instant où il se glissa sur la chaise qui, évidemment, émit un gémissement amplifié par l'acoustique du lieu, qu'elle entr'aperçut le dos de son t-shirt. Cet abruti avait mis son fameux t-shirt *In Utero*. Pour saisir l'absolu mauvais goût de cette tenue à un enterrement, il faut visualiser le dessin en question : un ange écorché vif avec muscles, veines, intestins et tripes apparents.

Malgré cette interruption, il ne lui fallut pas plus

de quarante secondes pour se transformer en une pompe à larmes reniflante. Que Gonzo lui attrape maladroitement l'épaule aggrava ses sanglots. Son corps lâchait complètement prise, à la manière d'une machine qui s'emballe, alors même qu'elle se sentait étrangement froide et distante de la scène qui se déroulait sous ses yeux. Ema se regardait, impuissante face à ses propres larmes. Cette crise suivait un schéma bien précis. Dès que le prêtre ou un proche prenait la parole, elle fondait en sanglots, donc elle n'entendait plus rien ce qui lui permettait de se calmer. Dès qu'elle retrouvait son calme, elle entendait les éloges funéraires et les grandes eaux reprenaient. On aurait dit que son organisme avait décidé d'évacuer tout ce qu'il pouvait contenir de liquide. À ce rythme-là, elle n'allait pas tarder à suinter du sang. Elle tentait vainement de se concentrer sur Antoine qui froissait et défroissait le programme des prières, l'air indifférent à la tessiture de ses talents de pleureuse, sourd à la large gamme des bruits qu'elle produisait – reniflement, toux, couinements, gémissements, murmures plaintifs, cris étranglés.

En sortant de l'église, la tempête de sanglots prit fin et elle respira à nouveau. Comme il se devait pour un enterrement parisien, il faisait gris. Ils étaient tous là, les vieux amis, l'air empoté, à fumer des clopes en silence, un peu à l'écart des autres qu'ils regardaient en se demandant quel rôle ils avaient bien pu jouer dans la

vie de Charlotte. Pour eux, pas de doute, ça devait être écrit sur leurs gueules. Ils auraient aussi bien pu mettre une pancarte « amis du lycée ». Ils restèrent longtemps comme ça, à attendre les uns à côté des autres, sans rien dire. De temps en temps un soupir s'échappait. Un pied qui jouait à faire des petits tas avec les graviers. Gilles lâcha un « putain » d'un ton lourd, les yeux rouges. Fred, qui heureusement avait remis sa parka, finit par demander ce qu'ils faisaient maintenant. C'est son frère qui lui répondit sur un ton légèrement exaspéré qu'ils allaient « chez eux » pour un apéritif funéraire. Et Gonzo fit une blague foireuse sur l'ambiance mortelle.

Par la suite, Ema détesterait se rappeler cette « putain de journée de merde ». Une série d'épisodes hautement gênants, des enjeux de pouvoir entre amis et comment une étrange idée germa dans sa géniale tête. Ces événements se concentrèrent à la petite sauterie funéraire organisée chez Charlotte et Tout-Mou. Tout-Mou s'y transforma d'ailleurs en Tout-Liquide au cours d'une scène atroce où le pauvre garçon s'écroula en larmes au milieu du salon (l'option numéro deux d'Ema donc) en geignant comme un cochon égorgé. « Je comprends pas. Comprends pas. Tout allait bien. On avait des problèmes mais comme tout le monde. Pourquoi elle était pas heureuse... J'étais là pour elle. Son travail aussi, ça allait. Elle écrivait même un article pour *Objectif Économie*.

On venait d'acheter la maison. Je lui aurais tout donné... Pourquoi? Je savais même pas qu'elle avait une arme.» Heureusement pour la bienséance, deux hommes en costume le prirent fermement par le bras pour lui faire quitter la pièce.

À ce moment-là, Ema avait perdu de vue la bande. Cernée par les murs vierges de cet appartement trop blanc où aucune vie de famille n'avait eu le temps d'éclorre, elle scrutait d'un regard hiératique le buffet avec une impression d'étouffement qui allait en s'accroissant de seconde en seconde. Évidemment, pas l'ombre d'une bouteille de vodka. Ici, ça se démontait la gueule certes, mais au bordaux millésimé.

«Je vous conseille le saint-émilion.»

Elle se retourna et dès qu'elle vit le mec dans son costard impeccable, elle détecta le plan drague. Rien qu'à son sourire. Le sourire du mec qui se dit que l'air aimable ça peut aider à conclure.

«Merci mais je ne bois pas, répondit-elle sur un ton qui tentait de sous-entendre je ne baise pas non plus.

—Je ne veux pas être indiscret mais vous devez être Ema? Charlotte et Édouard m'ont beaucoup parlé de vous...»

Ce genre de phrase, ça la rendait parano. Quand on parle *beaucoup* de quelqu'un, c'est rarement pour vanter ses qualités. Surtout vu l'opinion que Charlotte avait sur son mode de vie dépravé.

«Et vous? Je suppose que vous êtes un collègue de travail...

— Bien observé. Je me présente, Fabrice. Je suis conseiller chez McKenture au même service que Charlotte.

— Ah... J'ai jamais rien compris au boulot de Charlotte. »

Malheureusement, il prit cette remarque pour une preuve d'intérêt et entreprit de l'éclairer.

«Oui, c'est très complexe comme activité. Mais pour vous résumer dans des termes intelligibles, les entreprises nous demandent des conseils pour améliorer leur rentabilité, être plus performantes. L'éventail des moyens est assez large, fusions et acquisitions, segmentation produits/marché, développement de nouveaux produits, réduction des coûts. On est vraiment au service des entreprises avec des solutions adaptées sur mesure. »

Allez, bingo, il avait réussi l'incroyable exploit en une seule phrase d'enchaîner au moins une dizaine de mots qu'elle avait en horreur.

«Mmm... Moi, le monde l'entreprise...

— Mais on s'occupe aussi bien d'entreprises privées que publiques. Vous seriez étonnée.

— Ça, je n'en doute pas... Excusez-moi mais je vais aller m'isoler un peu. C'est un jour difficile pour moi. »

Ema s'attendait quand même à ce qu'il prenne un air penaud mais pas du tout. Le-monde-de-l'entreprise-



est-formidable avait le même sourire dégagé quand il lui tendit sa carte de visite au cas où « vous auriez envie de restructurer quelque chose dans votre vie ».

Elle s'éloigna rapidement. Elle avait la tête qui tournait et une nausée générale. En sortant son téléphone pour calculer combien de temps la bienséance l'obligeait à rester dans cet enfer, elle vit qu'elle avait reçu un texto de Blester. Ou phonétiquement Blestère – vu qu'à l'époque, elle ne savait toujours pas écrire son nom. « J'espère que c'est pas trop dur. Je pense à toi. Appelle si ça va pas. » Évidemment, il était hors de question qu'elle l'appelle, ils n'étaient pas suffisamment proches pour partager ce genre de choses, le sexe, aussi incroyable fût-il avec Blester, ne suffisait pas à légitimer un coup de téléphone en pleurs. Néanmoins, elle devait admettre que son message l'aidait à retrouver son calme au milieu de ce cauchemar éveillé. Cauchemar dont le climax fut atteint au moment où elle se trouva prise au piège avec la grand-mère de Charlotte dans ses bras. Contre son épaule, la vieille femme pleurait doucement des larmes qui se répandaient dans un murmure. Tu te souviens quand vous veniez passer les vacances dans ma maison à Nice ? Je vous disais d'aller vous coucher, vous étiez petites, je vous entendais piapiater jusqu'à pas d'heure et quand j'ouvrais la porte vous faisiez semblant de ronfler et je faisais semblant de croire que vous dormiez. Ema s'en souvenait parfaitement mais n'avait aucune envie de remuer ça. Surtout pas

aujourd'hui où toutes ces évocations du passé l'écoeuraient. Ces souvenirs, c'était avec Charlotte qu'elle avait envie de les partager – sans elle, ils n'avaient ni sens ni saveur. Brigitte, la mère de Charlotte, qui conservait une dignité parfaite et des attentions de maîtresse de maison, surprit sa gêne et vint doucement récupérer ce corps décharné qui s'agrippait à elle. Elle en profita pour tenter une fuite par une porte à droite qui se révéla être celle de la cuisine. En entrant, la première chose qu'elle vit fut Gilles en train de sursauter puis, au second plan, les autres debout, l'air un peu gêné et cachant visiblement quelque chose. « Ça va, marmonna Gilles, c'est Emal-gros-nibards. » Ils s'écartèrent et elle découvrit Gonzo, assis près de la fenêtre, en train de rouler un énorme pétard. Le sourire stupide qui s'étalait sur son visage l'exaspéra tout de suite. Elle leur demanda d'un ton soupçonneux s'ils étaient bourrés. Gilles sortit de sous une chaise une bouteille en murmurant « Vodka ». Elle tendit la main et avala une généreuse rasade avant d'aller se percher sur la table. La cuisine, comme le reste de l'appartement, était meublée à neuf comme un copié/collé des pages déco des magazines, un tiers de blanc, un tiers de rouge, un tiers de métal. On aurait dit une cuisine de démonstration. Ils restèrent tous les cinq silencieux se faisant des signes de la main pour récupérer la bouteille à tour de rôle jusqu'à ce que Gonzo dise, la tête tournée vers la fenêtre :

« Et voilà, ça, c'est fait. »

Mais visiblement il ne parlait pas du joint qu'il venait de poser sur la table. Avec l'absence de tact qui le caractérisait, il enchaîna pour demander à Ema :

« Tu vas voir Alice au bar après ? Parce que je suis en scoot, je peux te déposer en route.

— Désolée, après je rentre chez moi. Mais c'est très gentil de me proposer. Et surtout, je sais combien c'est désintéressé de ta part... »

Elle se sentit un peu minable de lui mentir mais après tout, c'était pas le bon jour pour draguer. Depuis qu'elle avait eu le malheur de l'inviter à une soirée DJ Morues au bar où bossait Alice, il semblait scotché sur elle. Mais c'était son droit inaliénable de refuser le rôle d'entremetteuse qu'il semblait vouloir lui faire jouer.

Antoine reposa son verre avec bruit.

« Fred, je sais que t'en as rien à foutre des autres mais aujourd'hui t'aurais pu montrer un minimum de respect et nous éviter ton t-shirt ridicule. J'ai dû aller présenter des excuses à la famille pour ton accoutrement. »

Fred baissa la tête. Entre les deux frères, le rapport de soumission était toujours le même. D'ordinaire, personne ne s'en mêlait pas mais aujourd'hui, l'air supérieur d'Antoine qui les avait traités comme des gamins depuis le début de la journée insupportait Ema au plus haut point. Presque autant que l'attitude servile de Fred.

« Parfois, t'es vraiment trop con Antoine. Ton frangin, il a juste voulu être gentil. Il a mis ce putain de t-shirt parce qu'à la soirée Kurt, Charlotte lui a dit qu'elle le trouvait bien. »

Fred, toujours la tête baissée, tenta de calmer les choses.

« Vous engueulez pas, pas aujourd'hui. Antoine a raison... »

— Attends Ema. Tu vas pas me faire la morale. Je parle à mon frère comme je veux. En plus, avec tout ce que t'as balancé comme vacheries sur Charlotte, tu devrais faire profil bas. Bravo pour ton numéro d'hystérique à l'église au fait. Sachant que ça fait dix ans que vous ne vous adressiez plus la parole, c'était très convaincant.

— Mais je t'emmerde. J'ai jamais dit de saloperies, je lui ai dit ce que je pensais. Et puis ça te regarde pas. T'as pas un quart des souvenirs que j'ai avec elle.

— Quels souvenirs ? Ta perpétuelle compétition pour lui prouver qu'elle avait tort d'avoir choisi une vie raisonnable ?

— T'es un putain de connard. J'ai l'impression que t'as oublié pourquoi on était fâchées...

— Ça, c'est vraiment facile. Faudrait savoir, soit ce qui t'est arrivé est horrible et douloureux, soit c'est bon, tu gères. Mais visiblement c'est à géométrie variable. »

Gilles se mit à applaudir et le bruit de ses mains résonna étrangement dans la pièce.

« Bravo. Sublime échange. Très bon goût, parfaitement approprié. C'est bon ? Vous avez fini ? Non mais parce qu'au lycée, si je me souviens bien, ça pouvait durer une semaine vos engueulades d'amoureux à la con. À se demander comment vous avez pu vous supporter pendant deux ans... »

— C'est simple, répondit Antoine. On ne se supportait pas. »

Ema tendit la main pour que Gonzo lui repasse la bouteille. Elle avala une rasade en fixant Antoine puis quitta la pièce.

Après s'être fait allumer la gueule au chalumeau par Antoine, elle se résigna à goûter aux saveurs du bordaux millésimé. Quelques minutes plus tard, légèrement ivre, elle glissait entre les invités. C'était comme une chanson de Chokebore mais elle ne se souvenait plus de l'air. Brusquement elle se sentit triste. Mais pas de la tristesse désespérée et mécanique, téléguidée par les circonstances, qui l'avait secouée à l'église. Sa copine était bien morte – sinon pourquoi tous ces gens seraient réunis. Elle était morte et Ema eut l'impression très précise qu'avec elle quinze ans de souvenirs avaient été anéantis. Toutes ces heures de discussion englouties. Tous ces souvenirs à partager avec une morte. Avec personne. Ils seraient rétrospectivement ternis par cette mort. Ce ne seraient plus des souvenirs mais des évocations teintées de mélancolie, vagues et incolores. C'était

son adolescence qui disparaissait avec cette dépouille. Mais... Putain... Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'à 29 ans elle était un peu trop jeune pour enterrer son amie d'enfance. Certes, les couettes à la maternelle, les queues-de-cheval en primaire et les jeans troués du lycée s'étaient effacés depuis longtemps déjà. Mais s'ils étaient loin, ils l'étaient comme une vieille copine avec qui on s'est fâchée à cause de... la vie quoi et contre qui on rumine mais qu'on est bien contente de recroiser une fois l'an. Aujourd'hui les couettes, les sous-pulls roses Thermolactyl qui grat-taient, les photos de Mark-Paul Gosselaar collées dans les agendas, tout avait brûlé d'un coup et jamais elle ne les rattraperait – même à la faveur fugitive d'une serviette tendue, d'un décalage entre deux pavés ou d'une savoureuse madeleine. Elle avait eu cette même intuition le jour où sa mère avait donné à Emmaüs le vieux canapé en velours marron, celui avec la tache de café sur l'accoudoir. Des couleurs (marron orangé), des sons (de synthés prétentieux), des odeurs, des sensations lui revenaient très vaguement pour disparaître à jamais dans ce qu'on appelait le passé – autrement dit le néant. Ce qui lui avait semblé être un présent immuable se réduisait à une période de l'histoire.

Dans l'entrée de l'appartement, elle tomba nez à nez avec une espèce de cadre lumineux passablement kitsch où trônait une photo format XXL de Charlotte et elle en jeans déchirés et chemises de bûcheron

canadien. C'était Gonzo qui avait pris cette photo au cours d'une après-midi assez mémorable passée à zoner dans un square. Les deux visages encore un peu enfantins affichaient des sourires angéliques. Évidemment, personne ne voyait en hors champ le joint que tenait Charlotte. Ema secoua lourdement la tête. Ce n'était pas que ça. Il n'était pas question que de sous-pulls roses. Il s'agissait du monde tel qu'il était devenu.

Charlotte représentait l'avant. Elles n'avaient jamais été « friends » sur MSN, Myspace, Facebook. Elles avaient été copines à une époque où sortir dans la rue avec un téléphone – oui, vous savez, un téléphone, pas ces petites merdes de la taille d'un paquet de cigarettes non, l'énorme cube en plastique qui trône sur un meuble et pèse trois tonnes – relevait du délire poético-surréaliste. Une époque où on se faisait engueuler parce qu'on monopolisait ledit téléphone familial toute la soirée. Une époque où on disait une phrase aujourd'hui absurde, « Excusez-moi de vous déranger, c'est Ema, je voudrais parler à Charlotte s'il vous plaît. » Le monde avant donc... Mais avant quoi précisément ? Elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Elle n'avait qu'un ensemble infini d'exemples qu'elle ne parvenait pas à classer sous un nom précis. Du point de vue technique, les années 80 paraissaient aussi obsolètes que les années 50. Et la guerre froide aussi contemporaine que la bataille d'Azincourt. Préhistorique. Quand tout avait-il changé ? Sans doute quelque part entre

deux chutes. Le mur de Berlin et le World Trade Center. Deux effondrements physiques auxquels s'opposait le développement d'un espace entièrement virtuel. Ema avait la sensation que les dix dernières années avaient bouleversé le quotidien et l'exceptionnel, le particulier et le général bien plus profondément que les décennies précédentes.

En 1994, elle n'avait qu'une idée assez floue de ce que pouvait désigner le terme «logiciel». Désormais, elle jonglait en toute innocence, sans même y penser, entre les cartes mémoire de son téléphone, de l'appareil photo numérique et de l'ordinateur portable. Elle avait grandi sans ordinateur et ne s'imaginait plus de ne pas être connectée à la sphère mondiale, ne pas avoir un accès immédiat à l'information, la musique, les films. Bouversements politiques et technologiques – le nouveau siècle sans doute...

Alors qu'elle s'allumait discrètement une cigarette (c'était bien le seul vice qu'elle avait partagé jusqu'au bout avec Charlotte), elle eut une brusque remontée de rage contre Antoine. Ce grand con prétentieux n'avait rien compris. La compétition qui avait fini par les opposer, Charlotte et elle, sur le thème *ma vie est mieux que la tienne*, était le seul lien qu'elles avaient réussi à garder après... *leurs désaccords*. Mais l'aspect obsessionnel de cette compétition montrait bien à quel point elles restaient attachées l'une à l'autre, se reconnaissant comme seule concurrente digne de ce nom. Et, au final, personne n'avait



gagné, ni perdu. On venait juste de fausser le jeu. Charlotte n'aurait jamais abdicé de cette manière. Dans le foisonnement de ses idées arrêtées sur la vie – en vrac : être honnête, se tenir à ses principes, ne jamais transiger et surtout ne pas accorder le droit à l'adoption pour les couples homosexuels – elle était plutôt du genre à considérer le suicide comme une preuve de lâcheté. Ema pensa que c'était la deuxième fois dans sa vie qu'on lui imposait un événement déterminant et contre lequel elle ne pouvait rien. La définition même du traumatisme. Elle était déjà prisonnière de suffisamment d'épisodes de son passé... Antoine avait tort. Certes, les deux amies ne s'adressaient pratiquement plus la parole depuis sept ans mais la connaissance qu'elles avaient l'une de l'autre était plus profonde que les mondanités de l'âge adulte. La mort comme le sexe, elles avaient passé des nuits entières à élaborer des théories dessus.

Depuis qu'Ema avait appris son suicide, elle n'avait pas vraiment pris le temps d'y réfléchir. Mais là, au milieu des nuées d'alcool, plantée devant cette photo de leur amitié, cherchant du regard un cendrier, quelque chose la frappa brusquement. Comme un infime grain de sable coincé entre les dents qu'on ne parvient pas à localiser. Elle venait de se résoudre à cacher ses cendres dans le pot d'une plante verte quand elle comprit. Charlotte n'était du côté ni de la mort, ni de la vie. Elle était juste normale. Et ce suicide n'avait rien de normal. Si c'était vraiment le cas,

ça voudrait dire qu'Ema n'avait jamais rien compris, qu'elle était passée à côté de sa meilleure amie et elle savait que c'était impossible.

Impossible de décrire le soulagement qu'elle éprouva le soir même quand, en entrant dans le Bottle, elle vit les Morues et pas mal d'autres connaissances éparpillées dans la salle. Elle se rappela qu'elles avaient oublié de prévenir les gens qu'elles ne mixaient pas ce soir finalement. Mais c'était tant mieux, ça lui donnait encore plus l'impression de renouer enfin avec le cours normal de sa vie, après une journée passée dans un no man's land à ressasser trop de souvenirs. Ça criait, ça riait, ça hurlait. Alice, en tant que barman en chef de l'établissement, avait dû servir sa tournée de shots pour compenser l'absence de musique. En général, les amis passaient à tour de rôle derrière le comptoir et les avalaient en une seconde pour que le gros Robert, le tenancier, ne repère pas ces tournées gracieusement offertes par la maison. Mais leur degré d'alcoolémie le rendant soupçonneux, les Morues faisaient gaffe à commander également une vraie conso. Malheureusement, ces derniers temps, Robert commençait à trouver étrange qu'un seul kir suffise à les mettre dans cet état.

En soi, le Bottle ne présentait aucun charme. C'était juste un énième bar/café parisien avec du formica, des taches de café et des alcooliques. En résumé, une forte dominante de marron. Ema avait

commencé à y traîner un peu par hasard. Il était sur le trajet entre son appart et une salle de concert gratuite – rareté. Elle se contentait d’y passer dix minutes avant le concert pour avaler un café au comptoir. Comme à l’époque elle était la seule cliente femme de moins de 75 ans, Alice, la serveuse qui se payait régulièrement les insultes misogynes des vieux bourrés qu’elle rembarrait, l’avait assez vite repérée. Solidarité de sexe et d’âge, un soir, elles s’étaient mises à papoter, Ema avait oublié son concert et passé sa soirée accoudée au comptoir.

Quelques semaines plus tard, toujours au comptoir (elle commençait à se demander si, à force, ses coudes n’allaient pas y creuser leurs empreintes), Alice et elle se foutaient discrètement de la gueule d’une nana sublime et un peu trop bien habillée qui buvait son troisième daiquiri seule à une table quand ladite fille se leva maladroitement, s’approcha d’elles et, le regard vague, leur lança « Alors les morues ? C’est ma robe à 200 eus qui vous dérange ? » Elles ne surent jamais ce que Gabrielle faisait ce soir-là, seule, dans ce rade. Mais quoi qu’il en soit, après que le gros Robert se fut interposé entre Alice et Gabrielle qui en étaient venues aux mains, la sublime Gabrielle prit l’habitude de les rejoindre au comptoir pour refaire le monde.

Peu à peu, elles avaient ramené des copines et une sorte d’OPA avait été lancée. Les ivrognes du quartier avaient vu avec étonnement une bande de nanas prendre possession de leur territoire. Le premier soir

du mois, c'était la réunion mensuelle des Morues. Tout un concept. Au début, comme toutes leurs congénères féminines, elles se contentaient de discussions « de filles » qui consistaient la majeure partie du temps à trouver des explications pseudo-psychologisantes aux comportements de leurs alter ego masculins. Sur leurs réactions à elles, rien – si ce n'est une légère propension à demander « J'ai eu raison, non ? Vous êtes d'accord ? » – mais leurs comportements à eux, les hommes, étaient passés au crible, à la moulinette, au radar, aux rayons X. C'était un peu des discussions à la Tchernobyl. Elles parlaient d'un fait simple, exemple : « J'ai dit à Romain que je m'étais engueulée avec mon boss eh bein vous savez quoi ? Il m'a pas demandé pourquoi. À croire que ça l'intéresse pas ! » Alors qu'en toute logique, la conclusion aurait dû être « Effectivement, ça ne l'intéresse pas. » Elles, par un système d'émulation, elles aboutissaient assez vite à : « Ce mec manque complètement d'empathie, il est grave dans un principe de réification d'autrui, ce qui, sans vouloir t'inquiéter, est quand même le symptôme de nombreuses psychopathologies. En résumé, il risque de t'égorger un soir de pleine lune. »

Et puis, un jour de beuverie apparemment banal, Alice avait confisqué leurs verres et décrété qu'elle en avait ras le bol de décortiquer la psyché de leurs partenaires sexuels. Qu'elles tournaient en rond dans la mesure où, finalement, c'était à peu près toujours les mêmes problèmes qui revenaient – et ce, peu

importe le mec – il fallait qu’il soit là mais pas trop, qu’il respecte leur indépendance de femmes modernes mais les traite aussi comme des chiennes. Pariant sur leurs trois intelligences réunies, Alice pensait qu’il était temps de passer à quelque chose d’un peu plus constructif. Arrêter cette litanie de plaintes gémissantes. Son idée était tout bonnement révolutionnaire: s’intéresser à elles, les filles. Leurs comportements, leurs réactions. Tenter d’introduire un minimum de cohérence au milieu de leurs contradictions d’héritières du féminisme, mettre en accord leurs beaux principes égalitaires et leur vie quotidienne.

Le penchant actuel des femmes qui consistait à systématiquement tout mettre sur le dos des hommes ne paraissait pas plus pertinent aux yeux des Morues que la tendance médiatique à plaindre ces hommes d’avoir perdu tout repère viril. Plutôt que de simplement incriminer les hommes de ne pas laisser la parole aux femmes pendant les discussions politiques, il s’agissait pour chaque Morue de débusquer en elle-même une certaine propension à ne rien faire pour se saisir de cette parole. Les femmes ne pouvaient décemment pas demander aux hommes de s’occuper de leur émancipation. C’était à elles de prendre les choses en main et de changer d’attitude. Et ça demandait une vigilance de tous les instants. Pour les Morues, il paraissait évident que les réflexes sexistes dont on accusait les hommes, c’était d’abord chez les femmes qu’il fallait les

traquer. Tous ces automatismes enfouis, larvés, fruits d'un long conditionnement. Mais il était foutument plus difficile, car honteux, de se reconnaître un comportement de femme soumise que de balancer aux hommes qu'ils étaient des machos en puissance.

Une fois identifiés ces automatismes, dont la plupart prenaient racine dans le besoin de plaire aux hommes, il fallait établir des lignes de conduite pour les contrecarrer. (Les automatismes bien sûr, pas les hommes. D'ailleurs, les Morues proscrivaient les généralités anti mecs du type « les mecs, tous des connards ».) C'était facile d'arborez des principes féministes tant qu'ils ne perturbaient pas le quotidien. Mais dire « Oui, je suis libre, je couche avec qui je veux » ça impliquait aussi de ne plus dire d'une autre femme « C'est vraiment une pétasse, elle se tape n'importe qui », phrase qui servait évidemment à discréditer une concurrente dans l'éternelle compétition entre femmes et permettait de dire aux hommes « Regardez comme moi je suis une femme bien, de celles qu'on épouse. »

La réunion mensuelle des Morues était donc une sorte de conférence au sommet, l'occasion de faire le point sur la charte, dite charte des Morues, de débattre des points de théorie, des applications concrètes et même de rajouter des articles. Mais ce soir-là, quand Ema arriva, les Morues ne semblaient pas franchement en plein travail. Gabrielle était attablée, entourée d'une nuée de mecs bourdonnante.

De toute façon, là où était Gabrielle, étaient les hommes. Même si elle ne daignait pas leur adresser la parole, il y avait toujours une dizaine de chibres dressés qui battaient l'air sur son passage. Dès qu'elles virent Ema, Alice et Gabrielle se retirèrent à l'extrémité du comptoir. Alice posa cérémonieusement un verre sur le bar et le remplit avant de le faire glisser vers Ema qui s'affala sur le tabouret. Elle savait que les filles ne poseraient aucune question sur l'enterrement, préférant attendre, selon le code d'honneur des amies, qu'elle aborde elle-même le sujet. Ema se baissa derrière le comptoir pour avaler son shot avant de demander : « Alors ? Vous avez validé de nouveaux articles ?

— T'inquiète, ta présence est indispensable à leur ratification, répondit Alice en la resservant. On a juste fait des propositions. Moi, au rayon phrases proscrites, je voulais mettre "Je ne me masturbe que quand je suis seule depuis longtemps." Comme si la masturbation c'était juste un pis-aller en l'absence de bite.

— Attends, Ema tapa sur le comptoir en grimaçant comme si ce geste allait faire diminuer le degré d'alcool. J'ai pire : "Ça m'arrive de me caresser (parce qu'une fille ça se branle pas, ça se caresse) mais que sous la douche." Cette phrase-là, je ne veux plus l'entendre non plus.

— Et aussi "Oui, j'ai un gode, il est griffé Sonia Rykiel" ! » renchérit Alice.

Gabrielle fronça ostensiblement les sourcils.

« Ça, je vous préviens tout de suite, je ne validerai pas. Elle fait vraiment de très jolis godes.

— Non mais franchement, tu t'en tapes qu'il soit joli ! Ce que tu veux c'est de l'efficacité. Le côté esthétique, c'est juste pour masquer le fait que ce soit un gode.

— Laissez tomber, je ne validerai pas ça. Pour les deux autres, c'est d'accord. On devrait peut-être ouvrir une entrée masturbation dans la charte. Ça a l'air de vous obséder pas mal ces derniers temps. »

Ema trouvait toujours étrange d'entendre ce genre de mots dans la bouche de Gabrielle. Ça avait quelque chose de complètement incongru. Physiquement, Gabrielle avait la tête de Greta Garbo posée sur le corps d'un mannequin. Un visage parfait, des jambes démesurées, des seins à tomber à la renverse, des tenues aussi sobres que distinguées. En un mot, elle tenait son rang, et pas n'importe lequel. Elle était une descendante de Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, dont elle partageait le patronyme et, paraissait-il, le physique. Par curiosité, Ema était allée voir les portraits – le plus connu, maintes fois repris dans les manuels littéraires à la rubrique « blason », représente Gabrielle d'Estrées à poil avec sa sœur qui lui pince le téton. Elle n'arrivait pas à se prononcer sur leur ressemblance. Elle voyait juste la gueule d'une femme du XVI<sup>e</sup> siècle, de toute façon, elle avait l'impression



que sur les tableaux de l'époque, les nanas avaient toutes la même tronche. De même que sa célèbre aïeule avait été la favorite d'Henri IV, Gabrielle était la maîtresse d'un homme politique dont elle refusait de parler. De ses ancêtres aristocrates, elle avait hérité un flegme dont elle ne se départait jamais. L'exact opposé d'Alice, petit bout de femme nerveux et rentre-dedans.

« Je propose, juste pour moi, de rajouter “Ça me fait bizarre quand Gabrielle emploie le mot masturbation.” »

Alice explosa de rire.

« Ouais, chuis d'accord. Ça me fait pareil. Tu peux pas être une héroïne du XVIII<sup>e</sup> siècle et dire des choses pareilles.

— XVI<sup>e</sup> siècle ma chérie. 1570-1599. Ceci étant, je ne vous félicite pas pour ce reste flagrant de misogynie.

— Madame la marquise serait-elle vexée? »

Gabrielle tapa du poing sur le comptoir et déclara d'une voix qui se voulait rauque « grouillot, ressers-moi une pinte au lieu de dire des âneries », ce qui ne manqua pas de provoquer un fou rire.

« Mais ça fait soixante ans que plus personne ne dit grouillot!

— Ni âneries d'ailleurs. Je crois que mémé Gertrude a enterré ce mot en 1972. Dis Ema, tu voudras qu'on aille au Scandal après? Histoire de se défouler sur la piste de danse?

— Non merci Morue. Ce soir, pas trop la tête à aller faire ma pute parisienne dans un club. Aujourd'hui, je vous l'avoue, j'ai chialé comme pas possible...

— Super étonnant à l'enterrement de ta meilleure amie », commenta Alice chez qui se sentait un réel effort pour attribuer à une morte une place qui selon elle lui revenait de droit.

Elles attendaient visiblement la suite, un résumé en bonne et due forme des événements. Mais pour le moment, Ema avait la tête trop remplie d'images qu'elle préférait oublier. Ce dont elle avait vraiment besoin c'était de leur faire partager son étrange intuition, elle devait la verbaliser pour vérifier si elle pouvait tenir la route. Après une introduction rassurante sur son état mental, elle leur exposa donc sa théorie un peu fumeuse du grain de sable entre les dents. La scène était comme un tableau auquel on sentait qu'un élément avait été rajouté. Et cet élément, c'était l'arme à feu. Elle ne cadrerait pas avec le reste. Personne n'était au courant de l'existence de ce flingue. Pire, avec du recul, le simple fait que Charlotte se suicide paraissait complètement incongru. C'était... c'était absurde. Impossible. « Vous comprenez bien les filles qu'il fallait que je fasse un truc.

— Houlà... », commenta Alice. Ça ressemble bizarrement à une entrée en matière pour justifier une connerie...

— Pas du tout, répliqua Gabrielle. Moi, ça commence à m'intéresser cette histoire. Vas-y, raconte. Qu'est-ce que t'as fait ?

— Alors... N'oubliez pas que j'étais un peu bourrée. J'essayais de fuir les gens. Donc je me suis réfugiée dans une pièce et il se trouve que c'était le bureau de Charlotte.

— Comme par hasard le hasard... Et ?

— Bein tant que j'y étais, je me suis dit que c'était pas bien grave si je fouillais un peu. J'ai piqué quelques photos d'elle, un double des clés et puis j'ai jeté un coup d'œil dans l'ordi.

— Et là, t'as trouvé une lettre de suicide qui expliquait qu'elle ne supportait plus votre éloignement et qu'elle préférait mettre un terme à tout ça. »

À peine sa phrase terminée, Alice se mordit les lèvres et fit signe qu'elle était désolée. Ema secoua la tête.

« Non, pas du tout. J'ai trouvé que des trucs de boulot. Elle avait copié et sauvegardé un échange de mails avec le rédac-chef d'un magazine économique pour lequel elle devait écrire un article. J'ai regardé parce que j'ai trouvé ça bizarre qu'elle ait ouvert un dossier rien que pour ça. Et puis, écrire un article, c'est pas trop le genre de Charlotte. Mais en vingt mails, ils ne mentionnent pas une seule fois le sujet de l'article. Après, j'ai vérifié ses fichiers perso mais pareil. J'ai trouvé que des documents de boulot. Visiblement, le dernier truc sur lequel elle a bossé c'est un énorme dossier nommé

De Vinci. J'y ai rien entravé. Une espèce de charabia économique.

— Mais elle faisait quoi comme job ?

— Heu... C'est pas très clair. Elle pactisait avec Babylone. Elle était conseillère dans une grosse boîte de stratégie économique. Bref, elle donnait son avis aux grandes entreprises sur comment gagner des sommes d'argent indécentes en restant à la limite de la légalité.

— Excusez-moi mesdemoiselles. » Elles se retournèrent toutes les trois vers un grand mec accoudé au bar qui agitait un billet de banque. « C'est pour régler trois bières.

— 9,60, grogna Alice.

— J'ai qu'un billet de vingt. Mais peut-être que je peux vous offrir quelque chose ?

— Peut-être que je peux te rendre la monnaie aussi, répondit-elle en fouillant dans sa caisse.

— On en était où ? demanda Gabrielle en retournant vers Ema, ce qui permit au charmant garçon de reluquer ses fesses.

— Je sais pas. Y avait aucun document perso dans son ordi. C'est bizarre, non ? Bon... Mais le moment vraiment gênant c'est quand Tout-Mou est entré dans le bureau et m'a vue. Il a agité sa grosse tête de cheval d'un air stupéfait. En quelques secondes, j'ai pu voir le cheminement de son cerveau jusqu'à ce qu'il comprenne que j'étais en train de fouiller. Je lui ai dit que je voulais récupérer des photos et je suis sortie, en grande dame. Comme je suis une

morue raisonnable, j'ai décidé de demander son sentiment sur tout ça au petit génie.

— Qui? demanda Alice tout en tendant sa monnaie au client dépité.

— Tu sais, l'ermite qui s'est retiré de la vie après avoir compris je ne sais quel mystère, expliqua Gabrielle. Tu suis vraiment rien.

— Excuse-moi mais parfois je travaille pendant que vous bavassez.

— Alors je te resitue. C'est le petit frère d'Antoine, mon ex. C'était le plus brillant de la bande, un vrai surdoué. Il a fait des études de malade et un jour il a tout laissé tomber, il a pris un studio minable en banlieue et il s'est inscrit dans une agence d'intérim. Et on n'a jamais su pourquoi. C'est le mystère Fred. »

Gabrielle se retourna vers Ema.

« Tu devrais nous le présenter un de ces jours. Quelqu'un qui a percé le secret de la vie, ça m'intrigue. Invite-le au prochain DJ Morues. »

Alice revint s'accouder avec elles.

« Et puis ramène aussi Gonzo. Il me plaît bien. J'ai toujours eu un faible pour les petits rigolos. »

En retournant dans le salon après son intrusion dans le bureau de Charlotte, Ema se sentait quand même un peu à l'étroit avec sa conscience. Elle avait peur de se retourner et de tomber sur Tout-Mou qui la poursuivrait de son regard mi-ahuri,

mi-choqué. Une espèce de tableau qui s'intitulerait *La Justice dénonçant le crime*. Quand elle entendit une voix qui disait « Non, elle est pas prof, elle assiste à des cours, enfin... elle est étudiante quoi... » elle s'approcha. Fred était tapi derrière une porte en grande discussion avec la cousine de Charlotte. Pour cacher son impair vestimentaire, il avait conservé sa parka polaire et transpirait abondamment. Ema s'excusa de les interrompre mais la cousine semblait plutôt soulagée et en profita pour disparaître.

« Fred, enlève tout de suite ta parka. On dirait un porcelet en train de mourir d'une fièvre fulgurante.

— Non non, je t'assure, ça va.

— Arrête, tout le monde l'a vu ton t-shirt. C'est pas grave. Moi, je trouve ça mignon. »

Il secoua la tête en signe de dénégation. Pour un peu, elle crut qu'il allait rajouter la capuche histoire de bien signifier que les 25 degrés ambiants étaient un peu frisquets. Pourtant, à la frontière des cheveux, son front était perlé de sueur.

« Je voulais te remercier pour tout à l'heure. Pour Antoine. C'était vraiment gentil. Mais tu dois pas t'engueuler avec lui à cause de moi. C'est vrai que le t-shirt c'était peut-être malvenu. »

Elle balaya ces remerciements d'un geste de la main.

« On s'en fout de tes fringues mon coco. Dis-moi plutôt, petit génie, si je me rappelle bien, t'as

vachement parlé avec Charlotte à la fête Kurt Cobain? Tu l'as trouvée déprimée?

— Non. Je dirais même l'inverse.

— Joyeuse?

— Non plus. Mais elle se posait plein de questions. Comme si elle venait de se réveiller d'un long sommeil. »

Elle avait l'impression que plus Fred parlait, plus il transpirait. Elle remarqua alors qu'une goutte de sueur plus grosse que les autres était en train de se former. Les secondes passant, elle menaçait de se détacher de son front pour entamer une vertigineuse descente le long de son visage. Ema était à la fois fascinée et exaspérée par cet équilibre précaire.

« Tu disais ?

— En fait, c'est elle qui l'a dit. Elle a dit que ces derniers temps, elle avait l'impression de se réveiller d'un long rêve.

— Ça veut dire quoi ?

— Je sais pas. Je crois que je ne comprends pas très bien les femmes en général. Ni les hommes d'ailleurs. »

Il esquissa alors un petit mouvement de tête qui fit dangereusement trembloter la goutte.

« Abrège.

— Heu... Elle se posait des questions sur sa vie privée je crois. Et elle était préoccupée par un problème au boulot. Elle m'a posé beaucoup de questions mais franchement, j'étais un peu bourré, je me souviens plus trop. »

Au grand soulagement d'Ema, il s'épongea le front avec la manche de sa parka.

«Bein fais un effort. Et puis enlève cette putain de parka. T'arriveras jamais à te concentrer si ton corps ne pense qu'à transpirer. C'est scientifiquement prouvé.

— Ça va, je t'assure. Il fait pas si chaud que ça. Elle voulait avoir mon avis sur un truc mais elle était pas claire dans ses questions. Elle me parlait d'éthique personnelle. Elle voulait savoir pourquoi j'avais tout abandonné.

— Oui, ça on aimerait tous le savoir mais c'est pas la question.

— Je peux pas t'en dire plus. T'essaie de comprendre, c'est ça? C'est dur hein...

— Mmm... Je sais pas... Moi, y a un truc qui me dérange là-dedans... ça lui ressemble tellement pas... Et puis ce flingue qui sort de nulle part. Ça rime à rien.

— Ce genre d'événement, ça rime jamais à rien.

— Mouais... Bein j'ai du mal à me satisfaire de ça comme réponse. »

Et dans l'ensemble, les Morues parurent plutôt d'accord avec elle. Sur le chemin du retour entre le Bottle et chez elle, Ema s'interrogeait. Avait-elle définitivement basculé du côté obscur (rappelez-vous l'option numéro un qui devait la conduire à l'hôpital psychiatrique) ou un doute était-il légitime? Parce que si l'on suivait son raisonnement jusqu'au bout,



ce que les Morues s'étaient bien gardées de faire jusqu'à présent, il fallait trouver une autre explication à la mort subite et violente de Charlotte. Et comme un accident semblait peu probable (on nettoie rarement un revolver en l'appuyant contre sa tempe) il fallait chercher un mobile. Ema frissonna.

Avec le coucher du soleil, la température avait brutalement baissé de dix degrés et le froid transperçait son maigre blouson. On était fin avril, une semaine auparavant tout le monde se trimballait en débardeur et là, il allait falloir rallumer le chauffage. Ema se demanda si ces changements climatiques pouvaient perturber les liaisons synaptiques de son cerveau. Exposer ses doutes aux Morues n'avait fait que les renforcer, comme si la verbalisation les rendait réels. Mais elle ne voyait sincèrement aucun mobile plausible. Un cambriolage? Mais aucun vol. Tout-Mou possédé par un démon psychotique? Mais il avait l'air sincèrement surpris. Tandis qu'elle enfonçait ses mains au fond de ses poches dans l'espoir d'y trouver un peu de chaleur, une voiture passa à côté d'elle à toute blinde. Ema eut à peine le temps d'apercevoir dans un éclair ses occupants en train de rire et l'envie de pleurer lui revint bêtement. Parce que sa copine était morte, parce qu'elle marchait seule, parce qu'il faisait froid et qu'elle n'était pas assez couverte. Peut-être aussi parce qu'elle avait trop bu, trop vite. D'ordinaire elle se serait admonestée mais à cet instant-là, elle se sentit débordée. Ema fit alors

une chose inconcevable. Elle prit son téléphone pour appeler Blester. Ses doigts étaient rouges de froid.

«Je te dérange pas?

— Non. Il avait un ton surexcité qui la déprima un peu plus. Je suis chez moi en train de finir un boulot. *Vanity Fair* se lance en France et il paraît qu'ils cherchent un graphiste alors je crois que je vais me présenter. T'en penses quoi? Je devrais le faire?

— Oui. C'est super...

— Mais ça me fait vachement de travail en plus si je veux présenter des trucs potables.

— ...

— Ça va toi? Ça s'est bien passé?

— Oui. Je t'appelais juste comme ça. Je rentre chez moi.

— Ah... T'es sortie finalement...

— Vite fait oui. Je suis juste passée voir les Morues. Bon, on se voit demain de toute façon. Bonne nuit.

— Bonne nuit. »

À chier. Ils avaient la palme du coup de téléphone le plus nul du monde. Pour une fois qu'elle faisait un pas vers lui, il avait l'air de s'en foutre royalement. Certes, elle tenait Blester à distance de sa vie mais il aurait pu comprendre que c'était pas le moment pour lui exposer ses plans de carrière. Et en prime, il avait réussi à souligner le fait qu'elle avait préféré voir ses copines alors qu'il lui avait proposé de passer la soirée en amoureux. Mais les

Morues, au moins, s'intéressaient à ses problèmes. Elle regarda la buée sortir de sa bouche. C'était vraiment trop compliqué et pénible ces relations de couple. Par essence, ça ne pouvait pas être simple, léger et facile. Elle avait beau lui avoir répété pendant des mois qu'ils n'étaient pas ensemble, « On n'est pas ensemble, on n'est pas un couple, d'accord ? », une inévitable régularité dans la fréquence des soirées passées ensemble s'installait et s'ensuivait un cortège de problèmes affiliés à la notion de couple. C'était exactement ce qu'elle voulait éviter, ne pas se prendre la tête sur les états d'âme que pouvait provoquer chez l'autre son emploi du temps. Les ennuis commençaient.

Le lendemain matin, avant même d'ouvrir les yeux, Ema sentit qu'il y avait un truc nouveau dans sa vie mais dont elle n'arrivait pas encore à se souvenir. Et puis tout lui revint d'un coup. La nouveauté, ce n'était pas que le jour de Noël avait été avancé de quelques mois ou qu'on lui avait offert la direction de la rubrique société à *Vanity Fair* mais bel et bien qu'elle avait enterré sa meilleure amie. Malgré la fatigue de la veille, elle retrouva brusquement l'intuition que quelque chose ne collait pas dans tout ça. Elle se leva en se répétant que le tableau était faux.

D'une main elle mit en marche la bouilloire tandis que de l'autre elle rallumait son portable. Puis elle

alla pisser en priant pour que les litrons d'alcool ingurgités la veille soient tous entièrement éliminés par cette opération magique. Elle trônait sur la cuvette quand elle reçut un texto. « Veux pas faire le mec protecteur mais espère que tu vas bien. On se voit ce soir ? » Ema dissimula sa flemme de lui répondre derrière la décision de lui faire remarquer par son silence son manque de tact de la veille. Mais il était mignon quand même...

Pendant que son thé infusait, un peu en désespoir de cause, et parce qu'il fallait bien qu'elle commence par quelque chose, elle fit quelques recherches sur Google. Mis à part qu'en Chine le suicide était passible de la peine de mort, elle découvrit que les suicides en France concernaient dans 3 cas sur 4 des hommes de plus de 40 ans désocialisés. Charlotte était une femme de 30 ans parfaitement intégrée à la société. Pourquoi mais pourquoi donc aurait-elle voulu mourir ? Surtout d'une manière aussi atroce, la tête déchiquetée par une balle ? Elle avait tellement le sens des convenances que, quand bien même aurait-elle souhaité se suicider, elle aurait fait ça avec classe. C'était quand même pas son admiration juvénile pour Nirvana qui lui aurait fait choisir la manière sanglante. Non, plus Ema y pensait, moins ça collait.

Il devait bien y avoir quelque chose à faire pour confirmer ou invalider son impression. Problèmes personnels... Certes, Ema trouvait à titre personnel que le regard bovin de Tout-Mou justifiait à lui seul

de se donner la mort mais ce n'était sans doute pas le cas de Charlotte. Fred avait également évoqué des soucis professionnels. Et? Ce qu'il manquait en réalité, c'était une source d'information un peu plus sérieuse que les balbutiements de Fred. Une source d'information professionnelle... Ema but une gorgée de thé brûlant. À la fin de sa première tasse, elle fut saisie de ce qu'elle qualifia en son for intérieur de coup de génie. C'était rien, même pas une idée, juste un truc à tenter à tout hasard. Elle envoya immédiatement un mail.

La réponse ne lui parvint qu'en fin de journée tandis qu'elle se débattait pour boucler un article sur les dernières frasques de Britney Spears. Le journal où elle travaillait avait en effet une notion assez large de ce qui pouvait figurer dans le contenu d'une rubrique Culture. Autant dire que ce mail de réponse dépassa ses espérances les plus folles. Pourtant, il n'y avait rien de concret, pas d'affirmation ni de certitude. Juste un nom dont la récurrence suffit à aiguïser son attention.

De: emagiry@yahoo.fr

À: fnaquet@objectifeconomie.com

Monsieur Naquet,

Je suis au regret de vous informer que Mlle Durieux ne se trouve plus en mesure de poursuivre votre collaboration. En effet, la pauvre enfant qui comptait parmi mes amis les plus chers a décidé de nous quitter

trop prématurément. Je tenais à vous en informer, la famille ayant, comme vous l'imaginez, d'autres soucis entête.

Par ailleurs, je serais très touchée de pouvoir lire ce fameux article si vous pouviez m'en envoyer une copie. Charlotte en semblait tellement fière...

Bien à vous

De : fnaquet@objectifeconomie.com

À : emagiry@yahoo.fr

Je ne saurais vous dire combien je suis navré de cette perte. Je me permets de vous adresser toutes mes sincères condoléances et vous remercie de m'avoir informé. Malheureusement, Charlotte, qui semblait effectivement beaucoup tenir à cet article, n'aura pas eu le temps de me le faire parvenir. Je sais pourtant combien il était important pour elle de révéler cette affaire dont elle n'a pas souhaité me préciser les détails avant d'avoir réuni toutes les informations nécessaires. Mais vous trouverez certainement dans ses affaires le dossier De Vinci qui s'y rapporte. Il s'agissait visiblement d'un projet de privatisation de grande ampleur.

Bien à vous

Playlist:

Janis Joplin – *Cry Baby*

Elastica – *Stutter*

Pixies – *Gigantic*